

D'aube et de nuit

Naples si souvent chantée comme la ville des plaisirs et des joies. Au siècle dernier, Alexandre Dumas parlait de chasse au bonheur. “ Aimer et jouir, telle est la seule joie qui régnait dans les villas vésuviennes, ces vénusiennes demeures ” Aujourd’hui, Jean-Noël Schifano nous entraîne dans le langage de la volupté : “ Au seuil de l’automne, Naples est un sensuel encensoir qui répand les sucs de ses fruits éclatés de soleil dans la fente profonde de ses venelles et sur les deux seins bleus de son golfe ”. Le parler populaire s’exprime plus crûment. Un peintre, à la vue d’une belle ragazza, s’exclame en dialecte local : “ On dirait une Napolitaine, elle a le sexe dans les yeux ! ”

Décrire le cycle des folies amoureuses : passion, jalousie, crime. Elles forment le tissu des Chroniques napolitaines avec *la religieuse Lavinia, Pier Francesco, la belle Orsola*. Evoquer en particulier *Don Carlo Gesualdo*, compositeur de madrigaux (*Tu m’uccidi o crudele* : Tu me tues, cruel) absous d’un double crime par la justice comme par l’opinion publique : « la cause (adultère) qui le poussa à tuer le duc d’Andria et sa femme Maria étant, de notoriété publique, juste. » Autant de passions baroques : y règnent l’ubris, la démesure, mais aussi des sentiments plus doux. Écoutons les historiens rendre hommage à ces autres napolitaines, « mères courage qui, dans les grandes circonstances, ont toujours préféré l’amour au lucre ».

Le soleil seul n’explique pas l’ampleur de ces passions. La mer envoûte et emplit de sa présence. C’est le chant profond des eaux primordiales : tendresse et mélancolie. Rappelons-nous Gaston Bachelard : L’eau violente n’est pas maternelle. L’eau maternelle entraîne des rêveries d’intimité, de mort et de naissance continue...

Surgit une femme d'aube et de nuit, à l'origine du monde, qui porte l'enfant dans son océan... Le continent perdu ne serait-il pas celui de la Mère ?

Olympe et moi n'avons pas encore vraiment rencontré la mer. Comme dans beaucoup de villes-ports, celle-ci semble se retirer alors même que l'on pense s'en rapprocher. Nous prendrons donc le bateau. Et plutôt qu'à Capri ou Ischia, nous irons dans la petite île de Procida qui nous attire pour ses coloris ocre, jaune et rose et pour sa renommée. Goethe l'a célébrée. Lamartine aussi, tombé amoureux de Graziella qu'il a laissée mourir de chagrin après l'avoir abandonnée.

Plaisir de la traversée. Un pêcheur s'approche de nous et dit : « Vous vous ressemblez. Êtes-vous sœurs ? – Non, des amies. » Il corrige : « Des sœurs en esprit. » La formule ne me déplait pas, mais elle est sèchement récusée par Olympe : « Il dit n'importe quoi ». Et d'un air détaché : « Tu aurais du mal à l'être. » Certes ! L'histoire de nos sensibilités n'est pas la même. Et curieusement, dans ce décor qui incite au bonheur, nos relations ne sont pas simples. Il semble que chacune mette l'autre au défi d'affronter ses propres failles et la conduise au bord de l'abîme.

Pour l'instant, j'écarte ces pensées. Mon romantisme doit faire face à une autre réalité : le vent est fort et ce sont des trombes d'eau que le ciel déverse à notre arrivée à Procida. Nous ne pourrons pas visiter l'île. Refuge dans un restaurant de pêcheurs où le patron nous fait savourer quelques spécialités locales : beignets de fleurs de courgettes, d'aubergine et d'artichauts, espadon ou friture du golfe. La pluie continuant à tomber, il nous incite fortement à prendre la première navette pour retourner à Naples, mieux préservée de ces intempéries.

J'ai le temps de penser à l'amitié qui me lie à Olympe. Les affinités électives rapprochent bizarrement des êtres trop dissemblables pour s'appivoiser mais assez proches pour que chacun reconnaisse en l'autre un peu de son âme. Comment nous accompagnons-nous dans ce face à face napolitain, attirées et déroutées par nos étrangetés réciproques ? Olympe réunit, à mes yeux, des qualités contraires qui tout à la fois m'enchantent, me déstabilisent, et ouvrent des portes qui me révèlent en accord avec moi-même. Est-elle aise, de son côté, dans le visage qu'elle me présente ? J'en doute. Toutes deux décalées, hors du miroir de nos univers familiers. [...]

Le temps se calme au fur et à mesure que nous approchons de Naples. Nous ne tardons pas à voir se profiler les rives souriantes du Pausilippe, qui a le don d'apaiser, dit-on par antiphrase : on y jetait des esclaves aux murènes !

“Et dans l'obscurité, la mer se réveilla comme une autre obscurité doucement agitée et plus noire.” Lui succède le calme complet, que les Sirènes peuvent rompre pour révéler la vérité.

Tout paysage est une expérience onirique. La Gradiva ne m'a pas oubliée. Est-ce elle que je venais chercher à Naples ? Elle se rappelle à moi sous la forme paradoxale d'un rêve. Alors qu'elle avait conduit Norbert du fantasme à la réalité, elle m'invite, au contraire, à quitter le spectacle du réel pour explorer les couches enfouies de l'imaginaire. Il ne s'agit plus de contempler la beauté du paysage, d'en savourer la splendeur, mais de laisser venir à moi d'autres images. Celles où mer et mère naturellement se confondent comme dans les mythes d'origine.

Richesse des mythologies, secret des rêves. S'agit-il de Partenope ? Que vient-elle faire ici ? Je découvre une allégorie de

Naples, *Bacchus et Cérès, les Sirènes Partenope, Lencosia et Ligeia*, peinte en 1690 par Paolo de Matteis pour figurer la prospérité de la ville. Ce tableau a une parenté avec le décor d'une céramique accrochée chez moi et dont je ne connaissais pas l'inspiration. Nous retrouvons le dieu assis sur son char aquatique, triomphant, dans un mouvement d'envol. Dans la mer, tritons et naïades s'attirent et s'enlacent joyeusement, voilant ou exaltant la courbe pure d'un sein... Laissons-les à leurs caresses vagabondes qui sont leur unique port d'attache. Ils ne s'arrêteront pas, chante Tibulle : « Sa poupe rapide dépassa les rivages des Sirènes... Jamais des Dieux comme Bacchus et Cérès ne visitèrent ces contrées... » Leur présence autour du Vésuve est pourtant toujours célébrée.

Les associations défilent, s'enchaînent par ricochets, s'associant en d'étranges mariages. Je comprends que ce n'est pas la beauté des palais que je cherche à Naples, mais, derrière ses fastes de capitale, quelque chose de plus obscur, qui gît peut-être dans les profondeurs de l'océan. Blottie au creux de la vague, protégée par elle, je poursuis ma rêverie.

Olympe, la chthonienne, rêve aussi, non des souterrains qu'elle aimerait habiter, mais de ciel. Femme-oiseau, juchée sur le dos d'un aigle géant, elle plane lentement, longuement, au dessus d'un jardin enchanteur, rempli d'arbres et de fleurs odorantes. Puis, emportée vers d'autres songes, elle se fait éclairs, foudre, tonnerre.

Cet orage marque la fin de notre séjour. Toutes deux réunissons les quatre éléments, mais notre entente, pareille à celle de l'eau et du feu, n'est pas appelée à durer.

Dialogue ininterrompu

Quand s'achève un voyage ? Sans cesse repris dans notre jeu de métamorphoses, il s'affranchit peu à peu de l'ordre du temps, nous menant sur la route impalpable et fluide de la durée intérieure. Ses résonances se prolongent au gré des conversations et des lectures. De nouvelles expériences lui donnent consistance et actualité, le souvenir continuité et plénitude. Comme des ondes qui s'ouvrent dans un mouvement sans fin.

Le choix d'un lieu n'est pas innocent. Naples, à une bonne distance entre le très proche et le très lointain, pouvait m'éclairer sur certaines interrogations de la vie : le rapport au temps, à l'histoire, à la mort. Et aussi le mystère de la relation à autrui. Si je n'ai pas trouvé de réponses aux questions que je me posais, du moins en ai-je renouvelé la teneur. [...]

De la vie napolitaine nous n'avons pas perçu l'âpreté. Aujourd'hui, sur nos écrans, nous parviennent en direct les images de quartiers submergés par les ordures. Et la mort insidieuse provoquée par les déchets toxiques. Réalité concrète et sordide de la criminalité organisée.

Dans l'Auberge des Pauvres, cour des Miracles, asile des naufragés de la vie, des blessés de l'âme, T. Ben Jelloun fait de sa protagoniste, une Vieille à l'odeur pestilentielle mais enflée de bonté, l'incarnation du Rire de Naples : *Miseria et nobilita*. « Naples, remarque-t-il, n'est jamais seulement à la dérive. Il lui arrive aussi d'être championne du monde du vol à la tire, du cambriolage sans traces, du plus beau ballet de moineaux dans le ciel au dessus du port, du concours de polisseurs de crânes. » [...]

Certes les dieux veillent toujours sur le Vésuve, sur ses pentes couvertes de forêt et de vignes, et San Gennero, le saint protecteur, accomplit régulièrement le miracle que les Napolitains exigent de lui et auquel il ne peut se soustraire.

On n’imagine pas Naples sans le Vésuve. Je comprends mieux son rôle puissant et tutélaire, rassurant sous sa menace. Dominant la ville, visible de partout, il donne un visage à l’arbitraire de la mort. Il lui donne sens en l’insérant dans le grand cycle de la vie.

Dans ces carnets, je ne parle véritablement ni de Naples, ni d’Olympe, ni de moi, mais plutôt d’une triade, comme un jeu de constellations qui s’attirent et se repoussent. Et dans le concert de voix, je me demande parfois : « Qui est qui ? »

Quant au Vésuve, il reste au centre de mes souvenirs. La confrontation brutale aux forces de la Nature a remis en question - peut-être pour le conforter - l’humanisme qui m’a pétri. Alors que l’arbre de ma vie, longtemps resté en bourgeons, a pris sa place dans l’enchaînement de l’histoire, ma rêverie dérive vers d’autres rivages. De nouvelles images surgissent. Elles s’assemblent autour du volcan pour faire résonner les voix de Babel et de Prométhée. La Bible unie à la Grèce ? Bien sûr ! Le feu est donné aux hommes pour une création continuée.

Naples m’est toujours étrangère comme le sont parfois de vieux amis, mais j’entends son langage et je reste à l’écoute. Elle a été pour moi un moment fondateur. J’y ai rencontré la distance et la compassion dans l’accueil de l’autre, une indifférence bienveillante. J’y ai appris le détachement dans le foisonnement des passions. Etrange sentiment qui laisse cependant à chacun la possibilité de trouver sa place et d’exister.

Autant d'échos à la source de ce livre : un lent travail au cours duquel une mémoire profonde s'éveille. Les souvenirs forment leur trame, se rafraîchissent et se réconfortent. L'imagination se déploie dans cette rencontre et prend son envol dans un regain de vitalité.

Et Naples ?
Sur le gris de la mer, un arc en ciel.....



... Un instant de bonheur.